

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

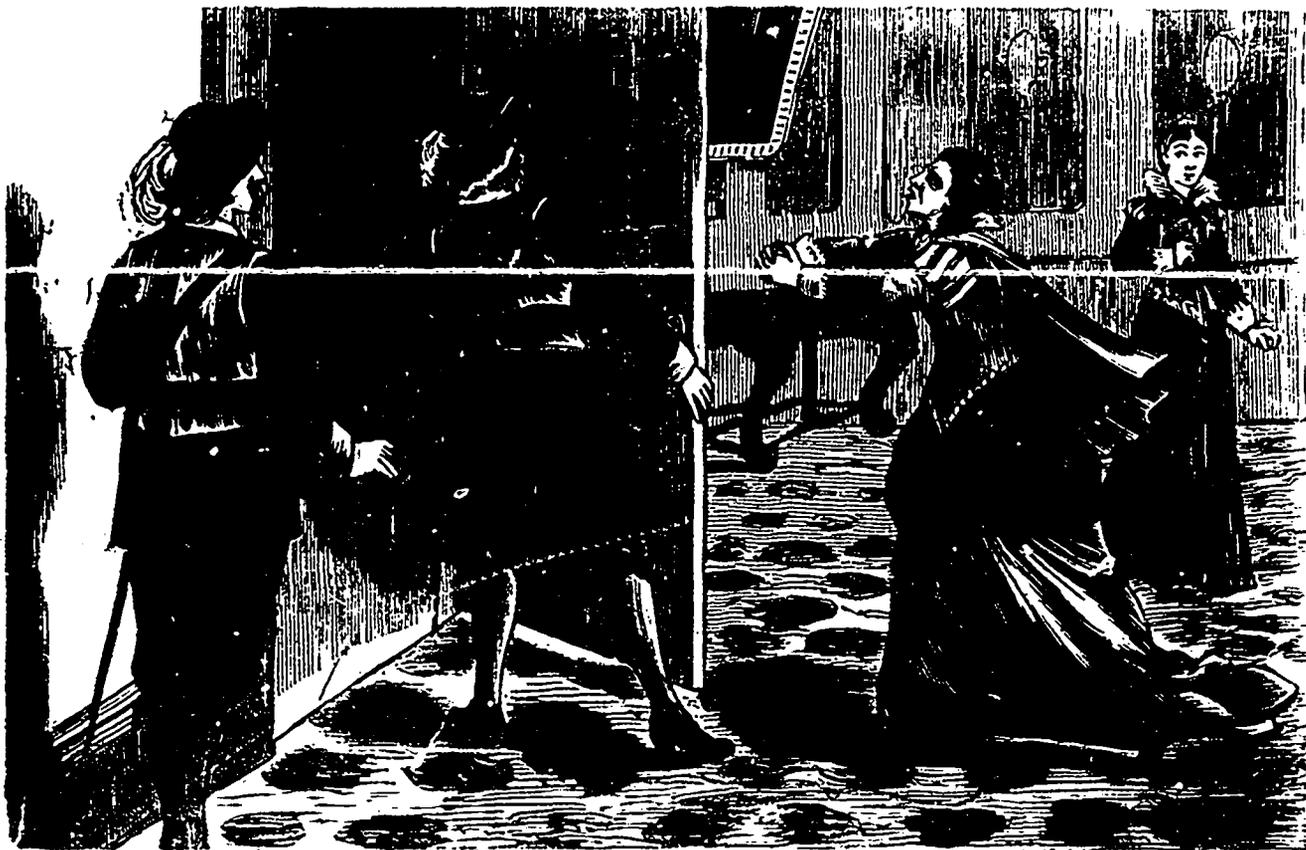
XIV

DES JOLIS COUPS D'ÉPÉE ÉCHANGÉS A LA TAVERNE DE L'ÉPÉE-DE-BOIS, ET CE QUI S'EN SUIVIT

— Messieurs, mes amis, dit alors le duc de la Force : vous

tarderont pas à être donnés contre nous. Peut-être le roi est-il en ce moment même occupé à les signer. Ne vous laissez donc pas surprendre. Au revoir, messieurs et amis, vous savez tous où nous nous rejoindrons bientôt. Soyons fidèles au rendez-vous d'honneur que nous a assigné notre chef. Au revoir et à bientôt!

Les gentilshommes huguenots poussèrent un cri de reproba-



Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix navrante, en joignant les mains avec un geste de prière.

et moi nous savions d'avance, n'est-ce pas, quelle réception nous attendait dans ce château, de la part de celui dont le père a été, par nous, mis en possession du trône de France, au prix de notre sang et de notre fortune ? L'ingratitude est vertu royale. Nous avons fait notre devoir ; le blâme de ce qui s'est passé ou de ce qui se passera dans l'avenir ne saurait donc nous être imputé. Maintenant, si nous ne voulons être arrêtés ou peut-être pis, mettons-nous, et cela sans perdre un instant, le plus tôt possible, en sûreté derrière de bonnes murailles. L'ordre a été expédié de s'emparer mort ou vif, du duc Henri de Rohan, notre chef. Déjà des estafiers sont lancés à sa poursuite. Des ordres pareils ne

tion contre les vieilles murailles au sommet desquelles on voyait briller les mousquets des soldats, tournèrent bride aussitôt, se loignèrent en bon ordre, et traversèrent la foule ébahie qui, frappée malgré elle de leur fière contenance, n'osa quo de loin insulter à leur retraite par quelques cris et quelques sifflets sans importance réelle.

— A moi, comte ! cria l'aventurier, où donc courez-vous ainsi ?

— Ah ! vous voilà, capitaine, pardieu ! c'est affaire à vous de paraître toujours juste à point. Je cherche mon cheval, mon ami ?

— No le cherchez pas davantage. Je l'ai renvoyé à l'hôtellerie par Michel. L'homme et la bête vous attendront là.

— Fort bien, mais pourquoi diable avez-vous renvoyé mon cheval ?

— Tout simplement parce que, quoi qu'il soit fort beau, il n'a pas de fond, et que vous avez en ce moment besoin d'un coureur. Voyez ce genêt couleur de pêcheur, qu'en pensez-vous ?

— Sur ma parole, il est magnifique.

— Enfoncez-le donc sans tarder. Quand vous l'aurez essayé vous m'en donnerez des nouvelles ; seulement, hâtons-nous. Nos compagnons sont loin déjà. Ces drôles qui nous entourent commencent à nous examiner d'une façon qui n'a rien de très-rassurant.

— Auriez-vous peur, capitaine ? lui demanda le comte en riant, tout en se mettant en selle.

— Ma foi, oui. Je vous avoue, comte, que j'ai toujours une peur effroyable lorsqu'il me faut me défendre contre cette meute stupide, hurlante et affamée qu'on nomme la populace ! Ça, maintenant, de quel côté nous dirigeons-nous, s'il vous plaît ? Vous ne songez pas, j'imagine, à retourner rue Tiquetonne, quant à présent du moins ?

— Dieu m'en garde, capitaine ! répondit le comte redevenant sombre tout à coup. Vous m'accompagnez, n'est-ce pas ?

— Certes, ne le savez-vous point ?

— Je l'espérais sans oser y compter. Merci, capitaine.

— Bah ! cela n'en vaut pas la peine ; j'adore les voyages. Donc je répète ma question, où allons-nous ?

— Le Pont-Neuf, la rue Saint-Victor et la route de Fontainebleau.

— Bien, me voilà fixé. Piquez, comte. Arrière, canaille !

Les deux cavaliers s'élançèrent à toute bride : ils passèrent comme des météores à travers la foule qui s'écarta en hurlant et les acabla de malédictions auxquelles ils ne daignèrent pas répondre.

Vingt minutes plus tard ils franchissaient à franc-étrier la barrière Saint-Victor et enfilèrent la route de Fontainebleau qui n'était alors qu'un étroit sentier que la pluie détrempait et que la boue rendait presque impraticable l'hiver, mais qui, en ce moment, était lisse et uni comme une glace.

Ils continuèrent à s'avancer bon train sans échanger une parole.

Tous deux réfléchissaient.

A la montée de Villejuif, force leur fut cependant de ralentir leur allure et de faire prendre le pas à leurs chevaux.

— Ainsi nous allons ?... demanda l'aventurier, comme s'il continuait la conversation interrompue devant le Louvre.

— A Ablon d'abord, capitaine.

— Pourquoi d'abord ? Vous y avez un château, il me semble ?

— Le château de Mauvers, oui.

— Eh bien ! ne vous y arrêterez-vous pas ?

— Une heure à peine.

— Et après ?

— Après ?

— Oui.

— A la grâce de Dieu !

L'aventurier hocha la tête.

— Prenex garde, comte ?

— A quoi voulez-vous que je prenne garde, capitaine.

— A vous-même.

— Jo ne vous comprends. A moi-même, pourquoi ?

— Parce que vous êtes en ce moment votre plus terrible ennemi.

— Capitaine !

— Corbieux, je suis votre ami, je vous dois la vérité. Coût que coûte, je vous la dirai.

— Parlez donc.

— Réfléchissez bien à ce que vous allez faire, comte. Depuis hier, vous mâchez votre colère. Je ne connais point vos projets, cependant j'en ai peur.

— Vous avez donc peur de tout ! interrompit-il en essayant de plaisanter.

— Je suis comme cela. Cette nuit vous avez reçu une grave injure. Le calomniateur a été puni.

— Le calomniateur ? fit-il avec amertume.

— Le calomniateur, je le répète. De quel droit ajouteriez-vous plutôt foi aux paroles d'un misérable qui vous est inconnu, qu'à l'innocence prouvée d'une personne qui vous est chère ? Ne brisez pas à jamais trois existences par un mouvement de colère irréfléchie. Songez à votre fils, à votre femme, à vous même. Ne tuez pas votre bonheur sans retour possible. On n'accuse pas sans preuves, on ne condamne pas sans entendre.

— Les preuves, je les ai.

— Où sont-elles ?

— N'avez-vous pas entendu cet homme ?

— Calomnie, vous dis-je. Tenez, comte, vous n'êtes pas dans votre bon sens en ce moment ; il est donc inutile de discuter sérieusement avec vous, sans cela je vous dirais bien des choses.

— Quelles choses, mon ami ?

— Celle-ci, entre autres : il est évident pour moi que vous avez été victime d'un complot, préparé de longue main par un ou plusieurs ennemis.

— Des ennemis inconnus, moi ?

— Corbieux ! Avez-vous par hasard l'outrecuidante prétention de n'avoir que des amis ? Ce serait, sur mon honneur, à mourir de rire ! Comment, vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes riche, vous êtes aimé, et vous vous imaginez que les envieux ceux-là même peut-être que vous avez comblés le plus de bien, vous laisseront paisiblement jouir de tous ces avantages réunis, sans essayer de troubler, sinon de détruire votre bonheur ? Allons donc, comte, vous êtes fou !

— Vous voyez le monde sous un bien mauvais jour, capitaine ?

— Ah ! corbieux, je vous trouve charmant ! et vous donc ?

— Moi ?

— Dame ! pour une calomnie, lancée après boire, dans une taverne, par le premier venu...

— Vous avez peut-être raison, mon ami, interrompit-il, mais si vous saviez combien je souffre !

— Oui, oui, je comprends cela ; vous êtes très-jeune, c'est toujours ainsi, les premières blessures sont cruelles ; mais plus tard, heureusement, le cœur se bronze, Vous n'êtes encore qu'au commencement.

— Dieu me garde d'endurer longtemps pareille torture !

— Pauvre enfant ! vous n'avez jamais souffert ; dit le capitaine avec un accent de touchante bonté. Courage, ami, soyez homme, ne vous laissez pas ainsi abattre par le premier souffle de l'adversité et surtout...

— Surtout...

— Ne condamnez jamais avant que d'avoir des preuves positives, c'est-à-dire avant que d'avoir vu, et encore !...

— Oh ! cette fois, vous dépassez le but, capitaine !

— Nullement, souvenez-vous bien de ceci, comte : aux choses d'amour les yeux et les oreilles trompent souvent, si ce n'est toujours. Vous saurez cela plus tard ; tâchez de ne pas l'apprendre à vos dépens ?

— Hélas !

— Mais, continua l'aventurier, nous voici à Villejuif, rien ne nous presse maintenant. Laissons souffler nos chevaux ; j'aperçois un bouchon où nous pourrions nous arrêter quelques instants ?

— Comme il vous plaira, capitaine ; répondit le comte avec indifférence.

XV

UNE BLESSURE MORTELLE, SANS RIPOSTE POSSIBLE.

Le capitaine feignit de prendre pour un consentement la réponse ambiguë du comte, et il se dirigea vers une auberge peu éloignée, placée comme en vedette à l'entrée du village, alors peu considérable, de Villejuif.

Plusieurs tables et bancs étaient disposés auprès de la porte sous une tonnelle de clématite, de vigne vierge et de chèvre-feuille.

Un voyageur, arrivé quelques minutes auparavant sans doute, s'était installé à une table en dehors de la tonnelle.

Il avait passé la bride de son cheval dans son bras gauche ; un pot de vin était posé devant lui ; il buvait en homme altéré par la poussière d'une longue route.

En voyant les deux cavaliers s'arrêter à la porte de l'auberge, ce voyageur se leva, les salua poliment et, tandis qu'un valet leur tenait l'étrier, il dit à l'aventurier après l'avoir fixement regardé pendant une seconde :

— Vous venez de Paris, monsieur ?

— Oui, monsieur, répondit poliment l'aventurier, et vous ?

— Moi, j'y retourne.

— Oh ! vous l'habitez, sans doute ?

— Peuh ! j'abite un peu partout. Je suis un oiseau de passage.

— Eh ! fit le capitaine, vous avez une bien belle plume à votre chapeau.

— « Rouge et noir, » répondit l'autre en souriant. Ce n'est pas la mode à « Paris, » je le sais ; mais pour moi c'est un emblème à la fois de « plaisir » et de « douleur ; » en un mot, c'est le dernier cadeau de ma maîtresse.

— Voyez-vous cela ! dit l'aventurier en jetant à la dérobée un regard autour de lui.

Le comte était assis au fond de la tonnelle où le cabarattier avait servi un pot de vin et deux gobelets.

Le valet promenait les chevaux.

Nul ne pouvait entendre.

Le capitaine se pencha vers l'inconnu ; et baissant la voix :

— Qui vous envoie ? dit-il.

— Clair-de-Lune, répondit l'autre sur le même ton.

— Il y a du nouveau ?

— Beaucoup.

— Parlez vite.

— Le comte de Saint-Hyrem, en quittant l'Épée-de-Bois, s'est rendu ventre à terre à Ablon.

— Bien.

— À deux portées de mousquet du château de Mauvers, le comte s'est arrêté sous une haute futaie ; il a mis pied à terre ;

à deux reprises différentes, il a sifflé d'une certaine façon. C'était sans doute un signal, car presque aussitôt, une femme a paru.

— Quelle femme ?

— Elle était si bien enveloppée dans ses coiffes qu'il a été impossible de la reconnaître, d'autant plus qu'il faisait nuit noire.

— Je saurai qui, moi ; grommela le capitaine dans ses moustaches. Continuez.

— Ils ont causé un quart d'heure bouche à oreille ; puis la femme a disparu dans les hailliers. Le comte est remonté à cheval un instant après ; il a repris à toute bride la route de Paris, où il est entré sans s'être arrêté nul part.

— Est-ce tout ?

— Non, pas encore.

— Parlez, mais hâtez-vous.

— Un homme est depuis trois jours caché au château de Mauvers.

— Son nom ?

— Je l'ignore.

— D'où est-il venu ?

— De Paris, à frano étrier.

— A quelle heure est-il arrivé ?

— Vers midi.

— Quel homme est-ce ?

— Un gentilhomme.

— Mais encore ?

— Jeune, grand, bien fait, l'air et les manières d'un prince.

— Très-bien, ensuite.

— Il y a une heure, une douzaine d'estafiers, commandés par un capitaine, ont passé par ici.

— Où vont-ils ?

— Je ne sais pas. Ils disent qu'ils ont l'ordre de visiter les châteaux, les villages et jusqu'aux chaumières dans un réseau de dix lieues autour de Paris, afin d'arrêter certains gentilshommes ennemis du roi et de monsieur le duc de Luynes.

Les sourcils de l'aventurier se froncèrent.

— Est-ce tout ? demanda-t-il.

— Oui, capitaine.

— Prenez, et merci, dit-il en lui présentant quelques pièces d'or.

L'autre fit un pas en arrière.

— J'ai l'ordre de ne rien recevoir, capitaine.

— Bien ; alors voici ma main.

— Oh ! pour cela, avec joie.

Et il lui serra respectueusement la main.

— Vous retournerez à Paris ?

— A l'instant même.

— Que Clair-de-Lune surveille toujours le comte !

— Oh ! il est guetté, ne craignez rien.

— Bon, adieu !

— Au revoir, capitaine.

Le Capitaine Vatau fit un tour ou deux devant l'auberge en réfléchissant profondément. Puis il se désida enfin à entrer sous la tonnelle en murmurant à part lui :

— Le hasard est contre nous. Que faire ? Qui sait ? Voyons toujours ?

— Ah ! ça, mon ami, lui dit le comte en l'apercevant, que devenez-vous donc ?

— Excusez-moi, comte, je vous avoue tout bêtement que j'ai marché de long en large afin de me dégourdir les jambes. À votre santé ?

Il s'assit et but.

— Qu'est cela, demanda Olivier, en entendant le galop d'un cheval qui s'éloignait.

— C'est sans doute le voyageur qui était ici avant nous et qui part ?

— Probablement.

Tous deux, il était facile de le voir, parlaient pour parler, sans plus se soucier des questions que des réponses. Leur esprit était ailleurs.

Quelques minutes s'écoulèrent.

— Partons-nous ? demanda enfin le comte.

— Quand il vous plaira ; répondit simplement l'aventurier. Oh ! là, de la maison !

Le cabaretier accourut le bonnet à la main, le Capitaine Vatan solda et fit un signe ; le valet ramena les chevaux.

Un instant plus tard, les deux hommes étaient en selle.

Sans s'être dit un mot, sans avoir échangé un regard pour se consulter, ils dévoraient l'espace.

Le terrain fuyait sous les pieds des chevaux avec une rapidité vertigineuse.

L'impatience des cavaliers semblait avoir gagné leurs montures.

Bientôt ils atteignirent l'arête de la coline qui domine le village d'Ablon, dont les maisons blanches apparaissaient sur le bord du fleuve.

Une vingtaine de cavaliers, des soldats, à ce qu'il semblait, apparurent tout à coup au tournant de la route, suivant au grand trot la même direction que les voyageurs.

Ceux-ci ralentirent leur allure effrénée ; ils les dépassèrent au galop de chasse en échangeant au passage un salut courtois avec leur officier, qui tenait d'une quinzaine de pas la tête de sa troupe.

— Avez-vous vu ces soldats, capitaine ? demanda le comte.

— Corbieux ! à moins d'être aveugle !

— Que signifie leur présence dans ces parages ?

— C'est la suite de votre audience de ce matin, comte.

— Vous plaisantez, mon ami ?

— Moi, je n'en ai, au contraire, nulle envie, je vous jure.

— Mais nous les dépassons ?

— C'est vrai, vous avez raison, comte. Après tout, cela ne prouve qu'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que les ordres étaient donnés d'avance, en prévision de ce qui arriverait. M. de Luynes est bien fin ! lui qui possède un si mirifique talent pour dresser les Pies-Grièches, il doit savoir tendre des trébuchets ? Il aura pris ses précautions, voilà tout.

— Oh ! croyez-vous, capitaine ?

— Dame ! que voulez-vous que je vous dise ? Il est évident, n'est-ce pas, que le parti de la reine, celui de M. de Luynes et même celui du roi, étaient prévenu d'avance ? Ils se sont mis en mesure.

— Mais ce serait une trahison indigne ?

— Pourquoi donc ? c'est de bonne guerre. Après tout il est possible que je me trompe et qu'il ne s'agisse ici que du duc de Rohan. Vous savez qu'il a été décrété de prise de corps, condamné par le Parlement à la peine de mort ; sa tête mise à prix de cent cinquante mille écus, ce qui est fort beau ! Ces robins font très-bien les choses quand ils s'en mêlent.

— Oui, il est possible que ce soit cela ; piquons, capitaine !

— Pourquoi ?

— Je ne sais ; j'ai hâte d'arriver au château.

— A votre aise.

Ils piquèrent.

Vingt minutes plus tard le pont-levis du château s'abaissa devant eux.

Au moment où le comte allait s'engager sur le pont, le capitaine lui toucha légèrement le bras.

— Qu'y a-t-il ? demanda Olivier en s'arrêtant.

— Regardez ? dit Vatan.

Le comte tourna la tête.

La troupe qu'ils avaient dépassée une demi-heure auparavant, ne se trouvait qu'à cinq cents pas derrière eux, elle arrivait à toute bride.

— Oh ! oh ! dit Olivier, que signifie cela ?

— Cela signifie que ces hommes sont à la recherche du Duc qu'ils ont ordre d'entrer partout, châteaux ou chaumières, que dans cinq minutes ils seront ici.

— Q'importe !

— Et si quelqu'un, le Duc peut-être, avait cherché refuge derrière vos murailles ?

Le comte pâlit, mais se remettant aussitôt :

— Si un homme, quel qu'il soit, ami ou ennemi, a cherché un refuge dans mon château, cet homme est sous la sauvegarde de mon honneur, dit-il avec dignité.

— Je le sais, mais hâtez-vous.

— Vous avez raison.

Ils traversèrent le pont au galop.

— Relevez ! cria le comte.

On lui obéit aussitôt.

Le comte mit pied à terre et s'approchant de la comtesse qui accourait joyeuse vers lui :

— Madame, lui dit-il froidement, avez-vous donné l'hospitalité à quelque étranger dans ce château ?

— Monseigneur, répondit-elle d'une voix tremblante et rougissant, un gentilhomme est venu réclamer un asile ; j'ai cru pouvoir...

— Vous avez bien fait, madame.

— Ce gentilhomme se nomme de...

— Il est inutile de me dire son nom, quant à présent, madame ; plus tard, vous me le présenterez. Où l'avez-vous logé ?

— Dans l'appartement des hôtes ; répondit la comtesse de plus en plus troublée par le ton sévère de son mari qui, pâle, les traits contractés, fixait sur elle des yeux hagards.

— Très-bien. Faites-le entrer au plus vite dans la chambre secrète ; dans dix minutes il serait trop tard.

— Je ne comprends pas, monsieur ?

— Comment, madame, vous ne comprenez pas que des soldats vont visiter le château, qu'ils sont porteurs d'un ordre d'arrestation ?

— Si, si je comprends, pardonnez-moi, monsieur.

— Vous pardonner, madame, et qu'ai-je donc à vous pardonner ? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Comte, comte ! s'écria l'aventurier en accourant, voici ces soldats !

— Les soldats ! Hâtez-vous, madame, voulez-vous donc que je sois déshonoré, en laissant arrêter cet homme chez moi ?

— J'obéis, monsieur, j'obéis, s'écria-t-elle avec effarement.

Et elle s'éloigna éperdue, folle de douleur et de crainte, suivie par Diane de Saint-Hyrem, son « amie, » qui lui prodiguait d'ironiques consolations.

En ce moment une trompette sonna un appel sur les glaces.

— Voyez ce que c'est, et ce qu'on veut, dit le comte d'un ton péremptoire au majordome.

Celui-ci s'inclina respectueusement et se dirigea en toute hâte vers une poterne qu'il ouvrit.

Il y eut d'assez longs pourparlers. Enfin, le majordome revint vers son maître.

— Eh bien ! demanda le comte, qu'y a-t-il ?

— Monseigneur, M. le comte de Chevreuse, capitaine de pistoliers, demande au nom du roi l'entrée du château.

— Vous a-t-il montré l'ordre dont il est porteur ?

— Non, monseigneur. Il se réserve, dit-il, de vous le montrer à vous-même.

— Que faire ? murmura le comte.

— Obéir ; dit vivement l'aventurier, d'ailleurs, voici madame la comtesse,

En effet, madame du Luc apparut, toujours suivie de son amie.

— Est-ce fait ? lui demanda le comte d'un ton bref.

— Vous êtes obéi, monsieur.

— C'est bien. Rentrez dans votre appartement, madame ; vous aussi, mademoiselle, s'il vous plaît ? ajouta-t-il en s'adressant à Diane de Saint-Hyrem.

Les deux dames s'éloignèrent aussitôt.

Jeanne était pâle, inquiète ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Pauvre enfant ! murmura à part lui l'aventurier, livide comme un suaire.

Et il ajouta, au bout d'un instant en fixant un regard d'une expression étrange sur Diane de Saint-Hyrem :

— Cette charmante créature qui ne la quitte point d'une ligne ne serait-elle point le mauvais ange qui veut la perdre ? Elle est bien belle, son regard a une acuité singulière. Je le saurai, vive Dieu ! et alors...

Il n'acheva pas. Le reste demeura un secret entre lui et Dieu,

Le comte suivit sa femme des yeux. Aussitôt qu'elle eût disparu, il se tourna vers le majordome.

— Qu'on baisse le pont-levis, dit-il, et qu'on introduise monsieur le comte de Chevreuse, qui vient au nom du roi.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

Les cavaliers entrèrent aussitôt, précédés par leur capitaine.

Ils se rangèrent sur une seule ligne, à droite de la cour, et attendirent.

Du reste, ils n'avaient rien d'hostile ou d'insultant dans leurs allures.

M. de Chevreuse mit pied à terre et s'avança vers le comte qu'il salua.

Olivier lui rendit silencieusement son salut.

— Monsieur, dit l'officier, je suis le comte de Chevreuse, capitaine des pistoliers.

— On me l'a dit, monsieur ; répondit un peu sèchement le comte.

— Je suis porteur de l'ordre que voici, signé par Sa Majesté le Roi et M. le duc de Luynes.

Il déploya un parchemin qu'il tenait à la main et auquel étaient pendus plusieurs sceaux.

— Cet ordre, ajouta-t-il, doit être communiqué par moi à M. le comte du Luc de Mauvers.

— Je suis, monsieur, le comte du Luc de Mauvers.

— Vous, monsieur, ? fit-il avec surprise, mais il me semble que hier au soir...

— Hier au soir, monsieur, pour des raisons qui me regardent seul, il m'a convenu de conserver l'incognito.

— Libre à vous, monsieur ; veuillez prendre connaissance de cet ordre, et me dire s'il vous plaît de vous y soumettre ?

— Je suis un fidèle sujet du roi, monsieur ; vous le représentez, veuillez donc, je vous prie, vous acquitter de votre devoir, personne ici n'essayera de vous gêner en quoi que ce soit ; répondit-il en repoussant doucement l'ordre que lui présentait le capitaine.

— Je n'attendais pas moins de votre prudence, monsieur le comte, répondit M. de Chevreuse en s'inclinant avec courtoisie, car c'était un parfait gentilhomme. Mais, comme je ne veux vous embarrasser que le moins possible, votre parole me suffira que vous n'avez reçu ici aucun gentilhomme suspect ; je me retirerai à l'instant en vous suppliant de me pardonner cette visite impulsive.

— Malheureusement, monsieur le comte, il m'est impossible de vous donner cette parole, par la raison fort simple que, arrivé dix minutes à peine avant vous dans mon château, dont je suis absent depuis près d'un mois, je suis ici aussi étranger que vous-même.

— C'est pardieu ! vrai, comte, s'écria en riant M. de Chevreuse, où avais-je la tête ? nous nous sommes rencontrés sur la route.

— En effet, monsieur.

— Alors je me retire, comte ; votre château n'a pu en votre absence, donner asile à aucun ennemi du roi.

— Je le crois, monsieur le comte, cependant si vous l'exigez ?

— Pas un mot de plus, je vous prie ; d'ailleurs, entre nous soit dit, ajouta-t-il à demi-voix, je me soucie fort peu de livrer à ce cuisinier que vous savez, la tête d'un brave et digne gentilhomme...

— Est-ce donc aussi sérieux ?

— La mort, tout simplement ; il s'agit du duo de Rohan...

— Hum ! le pauvre duo...

— J'espère qu'il est loin à cette heure ? il a eu le temps de gagner du terrain.

— Dieu le veuille !

— Amen ! de tout mon cœur. Il ne me reste plus maintenant, mon cher comte, qu'à vous réitérer mes excuses et à prendre congé de vous.

— Pas avant, je l'espère, de vous être rafraîchi, comte.

— Ma foi ! j'accepte avec plaisir ; il fait une chaleur de tous les diables ; j'ai le gosier comme un four.

Le comte donna ses ordres au majordome ! pendant que lui, l'aventurier et M. de Chevreuse entraient au château, des pots de vin étaient distribués aux soldats qui, eux aussi, avaient grand soif.

Une collation arrosée d'excellent vin d'Anjou fut offerte à M. de Chevreuse.

Celui-ci fit honneur en buvant, en mangeant de grand appétit tout en riant, en causant et en se moquant du meilleur cœur du duc de Luynes, et de la mission qu'il avait reçue.

Puis, la collation terminée, les deux gentilshommes prirent congé dans les meilleurs termes et ils se séparèrent bien mieux disposés l'un pour l'autre qu'ils ne l'étaient quelques instants auparavant.

Le comte de Chevreuse se remit à la tête de sa troupe et quitta le château.

Olivier, penché sur les murailles, le suivit des yeux aussi longtemps qu'il put l'apercevoir ; puis enfin, lorsque le dernier cavalier eut disparu à un détour du chemin, le comte se redressa, passa la main sur son front et s'adressant à l'aventurier qui se tenait près de lui :

— Maintenant, ami, lui dit-il d'une voix sourde, allons voir quel est ce beau damoiseau à qui il a plu à madame la comtesse du Luc de donner l'hospitalité. Sur mon âme ! il faut qu'elle s'y intéresse bien vivement pour avoir risqué avec tant de légèreté de nous perdre tous !

— Oh ! comte, il est probable que madame du Luc ne connaît même pas ce malheureux.

— Vous croyez ?

— Certes, son bon cœur seul...

— Oui, interrompit-il sèchement, son cœur est bon, trop peut-être ! Venez, capitaine, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Ils rentrèrent dans le château.

La comtesse les attendait, triste et pensive, sur la dernière marche du perron.

— Guidez-nous, madame, dit le comte d'une voix railleuse. Il est juste que vous délivriez vous-même l'homme que vous avez si bénévolement sauvé.

— Monseigneur, répondit-elle d'une voix tremblante, si j'ai mal fait...

— Eh ! qui vous dit un mot de cela, madame ? s'écria-t-il en lui coupant brusquement la parole.

— Monsieur, dit alors Diane de Saint-Hyrem en s'interposant, permettez-moi de vous faire observer que depuis votre retour au château, votre façon d'agir envers Jeanne est au moins étrange. Qu'a-t-elle donc fait, que vous n'eussiez fait vous-même ?

— Moi, mademoiselle ?

— L'homme à qui elle a donné l'hospitalité, ajouta-t-elle d'une voix douce, est un noble gentilhomme de votre parti dont le nom est connu est respecté de tous.

— Mais...

— En un mot, vous allez le voir ; il se nomme le baron de Sérac.

— Le baron de Sérac ! s'écria le comte d'une voix tonnante en bondissant comme un tigre sur sa femme à demi évanouie de terreur.

— Comte ! s'écria l'aventurier en l'arrêtant vivement par le bras, vous vous oubliez !

— Laissez-moi ! s'écria-t-il éperdu, laissez-moi, ou...

— Comte ! reprit le capitaine avec un accent terrible.

Olivier demeura un instant pâle, les yeux égarés, grondant sourdement, mais faisant tout à coup un violent effort sur lui-même :

— C'est juste, murmura-t-il ; lui d'abord, elle après !

Et il s'avança à grands pas vers la porte de la chambre secrète.

Diane de Saint-Hyrem lui lança un regard de haine et de triomphe.

Mais, bien que ce regard n'eût que la durée d'un éclair, il fut surpris par l'aventurier.

— C'est elle ! dit-il à part lui. Ah ! démon, prends-y garde. Je tiens ton secret.

— Venez, monsieur le baron de Sérac, s'écria le comte en faisant glisser le panneau qui fermait la chambre secrète.

Un homme parut.

— Le duc de Rohan ! s'écria le comte en se reculant et en se frappant le front avec désespoir.

— Qui trompe-t-on ici ! murmura l'aventurier. Oh ! il y a dans tout cela un mystère que je découvrirai, je le jure !

— Moi, oui ! monsieur le comte, répondit le duc de Rohan avec effusion ; j'avais pris ce nom pour moins vous compromettre. Je vous dois mon salut, merci !

Il lui tendit la main.

Le comte se recula avec un mouvement d'horreur, s'inclinant froidement devant lui :

— Vous êtes sauvé, monsieur, dit-il, un cheval tout sellé vous attend ; Partez !

— Laissez-moi, au moins, présenter mes humbles remerciements à madame la comtesse.

— Pas en ce moment, monsieur le duc, le soin de votre sûreté exige que vous vous éloigniez au plus vite. D'ailleurs ajouta-t-il avec ironie, vous reverrez la comtesse.

— Vous avez raison, comte. Donc, adieu et merci.

— Non, au revoir, monsieur le duc.

Le duc demeura un instant indécis, comme un homme qui ne comprend rien à ce qui lui arrive ; puis prenant tout à coup son parti, il salua une dernière fois et suivit le majordome.

Le comte s'approcha alors de la comtesse.

— Je sais tout, lui dit-il, d'une voix basse et concentrée cet homme est votre amant, madame. Priez pour lui, car vive Dieu ! j'aurai sa vie ou il aura la mienne ; adieu, madame !

— Monsieur s'écria-t-elle d'une voix navrante, en joignant les mains avec un geste de prière.

— Arrière, madame... Arrière ! je ne vous connais plus ! dit-il d'une voix sourde.

Et il la repoussa brutalement.

La comtesse jeta un cri d'angoisse et tomba à la renverse.

Le comte s'éloigna à grands pas, sans même tourner la tête.

— Je crois que nos affaires sont en bon chemin, murmura Diane en couvrant la comtesse d'un regard d'une expression indéfinissable, tandis qu'un sourire diabolique éclairait son visage semblable à celui du mauvais ange.

Cinq minutes plus tard, le comte et l'aventurier avaient quitté le château de Mauvers.

Quelques instants auparavant, le duc de Rohan l'avait quitté, lui aussi, fort inquiet de la singulière réception que le comte lui avait faite, en essayant vainement de la comprendre.

Le soir même le duc de Rohan rejoignit une troupe de gentilshommes hugenots qui, sous les ordres de M. de Lectoure tenaient la campagne et attendaient leur chef à deux lieues de là sur le chemin de Corbeil.

Pour cette fois, le duc de Rohan était sauvé !

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

AVIS.

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, afin de permettre à ceux qui n'ont pas encore payé de gagner les 50 pour cent accordés aux souscripteurs ayant payé dans le cours des trois premiers mois de leur abonnement, nous avons résolu de prolonger le temps jusqu'au 1er juin prochain.

LA DAME DE PIQUE

OU
LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE VIII

LES SUITES D'UNE SOIRÉE

Presque au même moment, les sabres et les talons ferrés retentirent sur les marches de l'escalier de bois, et quelqu'un essaya d'ouvrir la porte.

Naturellement elle résista.

— Les coquins sont prévenus et se sont barricadés, fit un lieutenant.

— Faites les sommations, répondit le capitaine.

Le silence le plus profond persistait dans la cave ; cependant, dans l'intervalle de chaque sommation, il était facile de percevoir dans cette obscurité un bruit particulier.

Le capitaine eut un soupçon.

— Brigands, dit-il à son prisonnier, ta cave a une issue secrète, si tu ne nous l'indique pas sur-le-champ, tu es mort.

— Un passage qui conduit aux chantiers, balbutia l'hôtelier à demi mort de frayeur.

Deux ou trois gendarmes remontèrent l'escalier en courant pour prévenir leurs camarades.

— Enfoncez la porte, rugit le chef.

Des coups de haches firent sauter les planches en éclats, mais derrière les planches, les tonneaux résistaient encore.

Dans la cave, l'évasion continuait toujours, plus des trois quarts des conjurés avaient déjà pu sortir.

— De l'ordre, de l'ordre, répétait à demi-voix Nil Antonovitch, nous avons le temps, et...

Un coup de pistolet tiré à l'ouverture extérieure du passage et suivi du cri : trahison, interrompit sa phrase.

Alors ce fut une bousculade indescriptible dans l'étroit passage d'où les plus avancés se repliaient sur ceux qui les suivaient.

— Nous sommes pris, crièrent alors quelques exaltés, plutôt la mort que la Sibérie ! et ils armèrent leurs revolvers ; d'autres, sans espérance, s'efforçaient de soutenir la barricade.

Mais les coups de hache pleuvaient drus, et par les fissures béantes, on apercevait les assaillants dont l'éclat des torches faisaient étinceler les armes.

— À nous, vociféra Antonovitch, que chacun vise son homme, les chefs surtout !

— Vive la liberté ! cria l'étudiant.

Huit coups de feu répondit à ce signal.

Trois hommes tombèrent, le lieutenant de gendarmerie frappa au cœur, un gendarme l'épée fracassée, le malheureux Tourasof le crâne brisé.

Entre ce dernier et le capitaine, Nil Antonovitch n'avait pas hésité, Tourasof aurait pu le dénoncer, c'était une manière assurée d'empêcher toute indiscrétion de sa part.

Les gendarmes ripostèrent par une décharge de leurs carabines qui, tirées au hasard, blessèrent légèrement un des nihilistes au bras.

Quelques autres coups de feu n'eurent pas un meilleur succès ; violemment repoussés, les tonneaux cédèrent, et, sabre au poing, les gendarmes s'élançant dans la cave ; en un instant tout fut fait prisonnier.

A minuit et quelques minutes, trente-deux nihilistes, les mains liées derrière le dos, traversait la Néva, glacée et couverte de neige, entre deux rangs de soldats.

Les portes de la citadelle, formant îlot au milieu du fleuve en face de palais d'hiver, s'ouvrirent puis se refermèrent sur eux.

Leur confiance avait fait place à un morne abattement, ils connaissaient l'ukasse et savaient qu'ils ne sortiraient de la prison d'Etat que pour prendre le chemin de la Sibérie.

Le capitaine apporta la liste de leurs noms à son colonel.

— Je ne vois pas celui de Nil Antonovitch, fit Artamof en fronçant le sourcil, cependant, d'après le rapport d'Aaron, il présidait l'assemblée, et je l'avais particulièrement recommandé.

— Aussitôt après l'affaire j'ai fait opérer une perquisition à son domicile, répondit le capitaine.

— Et il n'y était pas ?

— Au contraire, Votre Excellence, mes agents l'ont trouvé couché et gravement malade.

— Une maladie feinte.

— Le docteur militaire a constaté la fièvre, et la dvornik de la maison nous a affirmé que depuis trois jours il n'a pas quitté le lit.

— Le dvornik ment, connais-tu cet homme ?

— C'est un de nos agents déguisés et sur lequel on peut compter.

— Alors c'est un imbécile.

— L'étudiant est toujours à son domicile, faut-il l'arrêter ?

Artamof réfléchit un instant, puis se ravissant : Non, dit-il, mais qu'on le surveille.

Le lendemain, le journal de Saint-Petersbourg consacrait un article aux événements de la nuit.

— Eh bien ! sœur, tu vois, fit la Sibérienne en le lisant à son amie.

— Pauvre Antonovitch, fit celle-ci.

Nadiège se prit à rire : — Antonovitch n'est pas de ceux qui se laissent prendre, dit-elle, j'ai eu de ses nouvelles ce matin.

— Où se cache-t-il ?

— Nulle part, il n'a pas quitté sa chambre.

— Fœdora ne put retenir un geste de dégoût et s'écria :

— Quoi ! lui aussi ?

— Lui aussi, reprit son amie, qui cependant, savait bien le contraire, et n'ignorait pas qu'après être sorti par la fenêtre avec une échelle de soie, parce qu'il savait à quoi s'en tenir sur son portier, et s'être blotti dans un tonneau vide pendant l'arrestation de ses compagnons, l'étudiant était rentré chez lui de la même manière.

— Notre première bataille n'a été ni heureuse ni glorieuse, continua Fœdora.

— Heureuse et glorieuse, au contraire, puisqu'elle sera utile, répartit l'institutrice.

L'ukasse était une insolence, nous y avons répondu, et puis, as-tu remarqué cette dernière phrase : « C'est à l'intelligente activité du colonel Artamof et à sa fermeté, qu'on ne pourrait trop louer, qu'est due principalement la découverte des criminelles menées de ces perturbateurs du repos public, et de l'arrestation des principaux meneurs. »

— C'est une phrase banale, voilà tout.

— Banale, sottise, empreinte d'un servilisme dégradant, je te l'accorde, mais qui a un bon côté. A partir d'aujourd'hui, tous les nihilistes connaîtront le nom de leur ennemi le plus acharné, et le nom d'un ennemi est toujours bon à savoir.

A quelques jours de là, en terminant une partie dans laquelle il avait perdu quelques centaines de roubles contre le général Pankratief, le bon docteur disait mélancoliquement à son adversaire, qui lui promettait une revanche à la soirée donnée par le prince Gortschakof.

— J'aurai le regret de ne pas assister à cette réunion. Je dois partir dans trois ou quatre jours au plus tard.

— Quoi ! dans cette saison ?

— Il le faut bien, ma bonne mère est souffrante, très-âgée, et desire me voir. Sa Majesté Impériale, toujours si bonne pour moi, a bien voulu m'accorder un congé de deux mois, et je n'ai tendu que la signature de mes passeports.

— Vous passerez ce temps à Londres ?

— Non, dans un petit cottage de l'île de Wight, dont le climat est plus doux, j'y vivrai de la vie de famille, dans la solitude la plus profonde, si l'on peut appeler solitude les jours passés auprès d'une mère chérie.

— Noble cœur, fit le général en serrant la main de son ami, ah ! si tout le monde vous ressemblait !

Les instructions du noble cœur étaient de s'entendre avec les comités démocratiques de Berlin, Londres, Paris et Genève, il voyageait pour la Révolution.

CHAPITRE IX

ORQUEIL ET CRÉDULITÉ

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ du docteur. La nuit arrivait à grands pas, succédant à un jour qui, à cette époque (on était dans les premiers jours de février), ressemble fort au crépuscule, assise seule dans sa serre, et regardant vaguement la poussière de neige soulevée sur la Néva déserte par un de ces rares, mais terribles coups de vent, auxquels les Russes ont donné le nom de chasse-neige, la belle comtesse Fœlora s'en uuyait,

Le sifflement de la bise la faisait frissonner dans l'oasis factice où, en dépit d'une chaleur toujours constante, ses plantes tropicales, alanguiées par l'absence du soleil, laissaient pendre tristement leurs larges feuilles lustrées. Au dehors, sur le rivage désert du fleuve glacé, la longue ligne des réverbères s'allumait lentement, éclairant d'une lumière blafarde les deux sphinx égyptiens qui, la croupe recouverte de frimats, et la tête coiffée d'une pyramide de neige, se regardaient l'un l'autre, comme étonnés de se voir aussi burlesquement déguisés en malades d'hôpital.

En vérité, c'était bien la peine d'avoir dépensé la moitié de sa fortune à soutenir cette imprimerie clandestine, dont les placards, froissés sur une table, annonçaient chaque jour le triomphe de l'idée, pendant que se remplissaient les prisons, que se cachaient les nihilistes effrayés, et que les journaux, au lieu de victoires, n'enregistraient qu'une longue suite d'arrestations, de délations, d'exploits de la police, de hardis coups de main du terrible Artamof.

De cette réalité à l'idéal qu'avait rêvé son imagination malade, il y avait un abîme. Sans se l'avouer, comme beaucoup de patriotes de salon, l'élégante jeune fille s'était forgé une fiction qui s'évanouissait en fumée.

Au fond, pourquoi avait-elle embrassé avec tant d'ardeur la cause du nihilisme ? Était-ce par haine pour la religion ? elle ne croyait pas, mais la foi des autres ne lui causait aucun dommage ; par amour pour le peuple ? mais le peuple ne voulait à aucun prix de ces réformes, par soif de la liberté ? en aurait-elle

davantage ? Non, tout cela elle l'avait fait par vanité, par gloire, pour se distinguer du vulgaire, pour jouer un rôle, pour faire parler d'elle, pour occuper l'attention, pour intéresser ses loisirs.

Et à quoi tout cela avait-il abouti ? Pas même à faire parti du comité qui, sans l'inviter à ses réunions, sans lui confier ses projets, sans avoir l'air de soupçonner qu'elle pût être bonne à quelque chose, ne songeait à elle que pour lui faire d'incessantes demandes d'argent.

Peu à peu ses idées s'assombrissaient, après avoir aspiré à élever sur les ruines de l'ancienne société un palais merveilleux, dont elle serait la reine et l'idole, elle était trop intelligente pour ne pas sentir qu'on avait abusé de sa crédulité et, qu'après l'avoir compromise, on la traitait en enfant pour ne pas dire en esclave.

Ces réflexions l'irritaient, à l'envie succédait l'impatience, presque la révolte, ses mains aristocratiques se crispaient avec colère sur tous ces papiers épars autour d'elle, et son petit pied frappait le tapis dans lequel il enfonçait.

Si, en ce moment, la comtesse Tatiana fût venue avec le prince Jean, il n'est pas douteux qu'elle ne leur eût fait bon accueil, ne fût-ce que pour se venger de cette odieuse Nadiège qui...

La porte s'ouvrit ; ce fut Nadiège qui entra. Elle n'était pas seule, car après avoir fait un petit signe de joyeuse intelligence à sa chère Fœdora, elle se retourna et dit :

— Entre, frère ; notre sœur est ici.

— Monsieur Jules, s'écria la comtesse, dont les tristes soupirs s'envolèrent comme une bande de noirs corbeaux, effrayés par l'approche d'un chasseur.

C'est qu'aussi il était charmant, le Français, élégant comme une gravure de mode, avec son habit bleu à boutons de tchi novnik, ses bottes vernies et ses gants gris perle, et puis, il avait avec de l'esprit ces manières parisiennes qui, aux yeux d'un étranger, d'une étrangère surtout, ont un si grand charme.

Il arrivait de Moscou, il y avait une heure à peine, juste le temps de se faire conduire à l'hôtel Deymouth, l'hôtel élégant de la Perspective, d'y réparer rapidement le désordre de sa toilette, et il était accouru pour présenter ses respects et ses remerciements à la noble dame qui...

La Sibérienne l'interrompit sévèrement.

— Trêve de compliments, dit-elle, il n'y a ici ni noble dame, ni protectrice. Nous sommes tous nihilistes, par conséquent frères et sœurs, laissez donc de côté tout ce fatras absurde, imaginé par une société méprisante, autant que méprisée.

(A CONTINUER.)

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois.

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER. STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1083, B. de P.^e Montréal.

4, Rue St. Jacques.